

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

161

Solaris aux Utopiales
Élisabeth Vonarburg

173

Lectures
J. Pettigrew, R. Bozzetto,
É. Vonarburg et F. Martin

181

Sci-néma
D. Sernine, H. Morin,
Y. Merynard et C. Sauvé

N° 157

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$us

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 525-6890

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro:



Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 157 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 157 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : décembre 2005

© **Solaris** et les auteurs

Solaris aux Utopiales

par

Élisabeth

VONARBURG





Bienvenue aux Utopiales 2005 !

Nantes, la ville où est né Jules Verne, 2005 ; le centenaire de la mort de Jules Verne. Un rendez-vous spécial s'imposait, même si les Utopiales existent depuis au moins six ans, filles de l'auteur de SF Pierre Bordage, natif du coin, et de Patrick Gyger, directeur de la Maison d'Ailleurs (musée de la SF et de l'utopie, sis à Yverdon et legs du regretté Pierre Versins). Mais occasion spéciale ou non, voilà un festival qui fait rêver à ce qu'on peut accomplir lorsqu'on a le soutien des élus municipaux : quatre jours pleins,



Pierre Bordage

quelque trente-sept mille visiteurs, dans un centre des congrès dont l'entrée ne paie pas de mine mais qui révèle ensuite un magnifique espace aux hauteurs quasiment cathédralesque. C'est ce qui a permis de mettre en valeur tout le volet plastique du festival



Patrick Gyger



La librairie, située à la mezzanine de l'aire centrale, prise d'assaut par la foule.

(tableau, sculptures, projections), voire son volet sonore puisqu'il y avait des intermèdes musicaux (plus ou moins réussis...)

On ne peut qu'applaudir le soin et l'intérêt apporté au volet visuel du festival, avec la collaboration de nombreux artistes : non seulement les souvent très beaux tableaux, mais une exposition de machines verniennes, des maquettes fabriquées avec amour par Jean-Marc Deschamps à partir des illustrations d'époque et



C'est dans cette aire centrale vaste et magnifique que les conférences étaient présentées.



Le salon, devenu pour l'occasion le « Café littéraire », permettait d'assouvir toutes ses pulsions... et donc de boire, de fumer et de parler, parler, parler !

des descriptions trouvées dans les romans. Et bien sûr, le cinéma était à l'honneur, puisque l'un des invités de marque était Ray Harryhausen. Mais aussi des courts métrages de jeunes réalisateurs, et des films de SF et de fantastique venus d'un peu partout (on regrette que *La Peau blanche* et *Sur le seuil* n'aient pas été du lot...).



Les invités pouvaient se restaurer en famille. Ce midi-là, à notre table, il y avait Christian Tarale, Danielle Martinigol, Pierre Bordage (venu pour la photo) et Éric Lhomme.

Le jeune public était particulièrement bien servi : non seulement il était très présent à des journées pédagogiques avec rencontres d'auteurs et à des animations à la Bibliothèque municipale, mais il bénéficiait sur les lieux du festival d'un volet entier consacré aux jeux de rôles et autres jeux, d'ateliers d'écriture et de gravure et, bien entendu, d'une quantité respectable de bédés à la librairie très bien pourvue. Nombre de bédéistes étaient d'ailleurs présents, ainsi que de nombreux illustrateurs parmi lesquels Jean-Pierre Dionnet, Manchu et Aleksí Briclot, lauréat du prix Art&Fact 2005.

Les tables rondes, réparties entre l'aire centrale et le café littéraire, étaient évidemment très centrées sur Jules Verne, même s'il s'agissait parfois d'un prétexte (surtout vers la fin du festival,



Vincent Gessler s'entretient avec Joe Haldeman.

où tout le monde avait une surdose de Jules...). La petite délégation québécoise est venue parler sur la scène principale de ce qui se fait au Québec, et Joël Champetier a tenu son bout dans la mouvementée table ronde sur la SF en revues. Quant à moi, sans doute victime d'un décalage horaire tenace, j'ai trouvé moyen d'arriver un peu en retard à mes deux tables rondes, une sur l'écriture et l'autre sur « Je est l'autre » – l'autre étant restée, de toute évidence, à l'heure de Montréal...

Nous avons tous pu constater avec beaucoup de plaisir qu'il y a des lecteurs en tous genres et dans tous les genres en France, nombreux, acharnés, *jeunes* — et de plus en plus de femmes, ce qui m'in-

Quant à moi, sans doute victime d'un décalage horaire tenace, j'ai trouvé moyen d'arriver un peu en retard à mes deux tables rondes, une sur l'écriture et l'autre sur « Je est l'autre » – l'autre étant restée, de toute évidence, à l'heure de Montréal...



Frank Delannoy s'entretient avec Elisabeth Vonarburg.



Quelques minutes avant le début de la table ronde sur la SFQ... De gauche à droite : Joël Champetier, Patrick Senécal, Jean-Claude Dunyach, la chaise d'Élisabeth Vonarburg et Jean Pettigrew, qui a pris le contrôle de la main gauche du modérateur.

téresse tout particulièrement. D'ailleurs, il y a davantage d'écrivaines genrées en France : Sylvie Lainé, Sylvie Miller, Claire Alix-Panier, Catherine Dufour, (une sorte de Terry Pratchett à la française, dont je suis en train de lire l'hilarante trilogie *Quand les dieux buvaient*, chez Nestiveqnen) ; c'est encore une goutte d'eau proportionnellement à la population du milieu SF, mais on se prend à espérer.



La table ronde sur les revues a donné lieu à de vigoureux échanges, ce qui ne paraît guère ici. Dans l'ordre habituel : Joël Champetier, Laurent Queyssi, Pierre-Paul Durastanti, F. Jaccaud (modérateur de la table), Francis Valéry, Stéphanie Nicot et Artnur Evans.



Une des tables rondes très attendues : « Je est l'autre », réunissaient autour de Stéphanie Nicot Francis Berthelot (dans sa version nocturne), Georges Panchard, Élisabeth Vornarburg et Jean-Claude Dunyach.

Un aspect hypersympathique de ce festival, c'est que tous les inscrits peuvent manger ensemble sur les lieux, ce qui favorise rencontres et échanges – et contrebalance l'aspect moins agréable de l'ambiance, surtout pour des Nord-Américains : l'histoire d'amour perverse et irrésolue entre les Français et leurs cigarettes (surtout les écrivains, ça fait partie du *kit* à assembler, je suppose, avec l'alcool) ; la fumée opaque qui régnait au bar/café littéraire après deux heures de l'après-midi était pour certains un frein aux interactions sociales... au point même que des fumeurs allaient dehors, pour retrouver leur plaisir de fumer ! Heureusement, on pouvait s'échapper dans la nef principale du festival en la compagnie des créatures extraterrestres de Patrice Hubert, amusantes ou inquiétantes sculptures mobiles qui n'ont cessé de bouger, clignoter et respirer pendant tout le festival.

Sur un autre plan que celui des interactions sociales, cette brève plongée dans le milieu français nous a également permis de constater les bonnes vieilles choses familières (les divers dysfonctionnements de la grande famille SF & F, les querelles entre éditeurs ou directeurs de revue, par exemple), la fascination pour la littérature anglophone (toute une brochette d'auteurs présents : Haldeman, Spinrad, Priest, Watson, Crowley, Stephenson, et on avait les moyens de leur fournir de la traduction instantanée), ce qui change (la présence des femmes et des jeunes, comme je disais plus haut, la prédominance de la *fantasy*, ironique renversement de tendances), et ce qui s'attarde, soit des conceptions de l'écriture et des écrivains assez particulières — même si elles semblent n'être défendues que par un petit nombre de tenants :

GALERIE 1

**De quelques créatures, de Patrice Hubert,
et machines verniennes, de Jean-Marc Deschamps...**



C'est par où, la table
ronde sur la SFQ ?



Et vous venez d'où, vous ?



Le vaisseau de Robur le conquérant



Le fameux ballon de
Philéas Fogg



Une vue d'ensemble de l'aire centrale
joliment éclairée par les fantastiques créatures de Patrice Hubert.

GALERIE 2
De quelques invités anglophones...



John Crowley



Ray Harryhausen



Neal Stephenson



James Morrow



Ian Watson



Deux traducteurs très actifs : Jean-Daniel Brèque et Pierre-Paul Durastanti

GALERIE 3
De quelques invités francophones...



Sylvie Allouche



Aleksis Briclot



Jacques Baudou



Frank Delannoy



Roger Bozzetto



Claude Ecken



Jean-Pierre Dionnet



Jean-Pierre Fontana



Jacques Goimard



Vincent Gessler

GALERIE 4

De quelques invités francophones (bis)...



Jean-Pierre Hubert



François Rouiller



Sylvie Lainé



Marianne Lecomte



Serge Lehman



Bertrand Meheust



Manchu



Stéphanie Nicot



Jean-Louis Thomas



Georges Panchard

par exemple, un écrivain qui gagne de l'argent avec ou à côté de son écriture, comme un éditeur au demeurant, est a priori suspect. Ou encore, on ne peut pas apprendre à écrire (les ateliers d'écriture sont encore regardés avec beaucoup de méfiance – même si on comprend pourquoi : les seuls modèles auxquels on pense ici sont les modèles états-uniens, très orientés sur le *business*...). Bref, les mythes de l'Artiste ne sont pas morts en France (je n'ai jamais tant entendu le mot « artiste » que dans ce festival). Il y a quand même des petites spécificités...

J'ai quant à moi retrouvé quantité de vieux amis — retrouvailles un peu étranges, avec un effet « voyageuse temporelle » des plus troublants, après parfois trente ans (Ian Watson), ou une dizaine d'années (Roger Bozzetto, Bertrand Méheust, Jean-Pierre Fontana, Stéphanie Nicot) ; mais il y a aussi ceux qui ne changent presque pas (Jacques Goimard, François Rouiller, Jean-François Thomas, Patrice Duvic, Pierre-Paul Durastanti, Jean-Daniel Brèque, André-François Ruaud...), et les petits nouveaux qu'on espère rencontrer encore longtemps et souvent (Sylvie Allouche, qui est déjà venue nous rendre visite, Frank Delannoy, Vincent Gessler...).

Bref, une expérience très positive, qui donne envie de revenir, ne serait-ce que pour prendre conscience du nombre et de la diversité des amateurs francophones de genres, ce qui n'est pas toujours évident au Québec. Mais on n'a jamais essayé chez nous un festival de la taille des Utopiales. Comme je le disais en commençant, on se prend à rêver...

*Photos : Élisabeth Vonarburg,
sauf p. 165 et 167 : Falena*

D'origine française, mais résidente de Saguenay (anciennement Chicoutimi) depuis 1973, Élisabeth Vonarburg est reconnue dans toute la francophonie pour la qualité de ses nouvelles et de ses romans de science-fiction, notamment la monumentale série *Tyranaël* publiée chez Alire. Elle pratique avec autant d'assurance la traduction et la critique, a œuvré à Radio-Canada et à *La Presse*, en restant encore et toujours fidèle à *Solaris*. Elle s'apprête à publier chez Alire le troisième et avant-dernier volet de son grand roman de fantasy, *Reine de Mémoire*.





Daniel Conrad présente

Moissons futures

Paris, La Découverte, 2005, 287 p.

Lorsque l'heure est à la spéculation, la science-fiction est reine. En effet, seul ce genre littéraire peut permettre à un auteur d'explorer sans contrainte (sauf celle de la vraisemblance, il va sans dire) les potentialités, positives ou négatives, des actions humaines actuelles et de leurs répercussions dans des futurs plus ou moins proches. Imaginez donc ce que dix-huit auteurs de science-fiction peuvent concocter si, en plus, on leur offre l'expertise de véritables scientifiques. C'est certainement ce

qu'a dû se dire Daniel Conrad lorsqu'il a accepté de piloter **Moissons futures**, un collectif dont le sous-titre est « La SF française se met à table » et qui a bénéficié du concours des enseignants-chercheurs de la FESIA (Fédération des écoles supérieures d'ingénieurs en agriculture). La thématique est donc l'agriculture et, bien entendu, on aura aussi droit à ses rives et dérives, voire même, dans un texte déjanté de Bernard Blanc (qui n'est cependant pas à son meilleur), à ses vedettes médiatiques avec l'apparition d'un José Bové pro-OGM !

Seize nouvelles sont au menu, écrites par des auteurs pros (dont un duo), plus la nouvelle gagnante du concours organisé pour l'occasion par La Découverte, « Acheloos », d'Olivier Tacquet. Comme à l'habitude, dans un collectif, il y a quelques nouvelles qui s'élèvent au-dessus du lot, d'autres qui ratent leur cible, ne cassent rien ou sont rapidement oubliées. Heureusement, pas de nouvelles franchement mauvaises dans **Moissons futures**, et si on ne peut affirmer qu'il s'y trouve de purs chefs-d'œuvre, soyez assurés que plusieurs nouvelles vous fascineront.

Il en va ainsi de « La Ferme enchantée », de Jonas Lenn, qui imagine un original retour à l'agriculture sans pesticide ni OGM puisque Lucien a mis au point un « ... émetteur piézo-



électrique qui diffuse des protéodies, des séquences sonores capables de stimuler ou d'inhiber la biosynthèse des protéines grâce à un phénomène de résonance électromagnétique » (p. 87). Une fort belle nouvelle à l'ambiance réjouissante. Jean-Pierre Hubert et Serge Ramez, quant à eux, unissent leurs efforts dans « Nous avons tant rajeuni » afin de présenter un groupe de personnages vieillissants qui, dans une France aux étés caniculaires, cultivent leur petit lopin de terre communale. Or, voilà qu'un Chinois a acquis la parcelle voisine et que ses façons de faire dérogent de celles de ces Français pure souche. Une belle étude de caractères qui rappelle que peu importent les conditions climatiques, la tolérance et l'appropriation de l'étranger seront toujours des éléments essentiels pour assurer l'avenir de l'humanité. Claude Ecken, avec « Les Jardins d'ADN », propose un texte dérangeant : les multinationales, qui ont pris le contrôle total de la production alimentaire avec leurs OGM et leurs animaux transgénèses, ont, au terme d'une métaphorique septième journée qui rappelle la création du monde selon la Bible, placé des hommes au milieu de leurs plantations. Or, ces agriculteurs ne possèdent rien et, surtout, ne peuvent se nourrir du fruit du mangoyavier qui, pourtant, assure aux autres humains une longévité décuplée.

J'aurais voulu parler de la nouvelle cynique de Karim Berrouka, « La Démocratie est au bout des radis », de l'empathique vision écologique de Francis Valéry (« Un temps pour tout »)

ou de celle, plus nostalgique, de Lionel Davoust (« Lions et Espadons »), mais je m'attarderai plutôt en terminant sur un autre texte percutant : « Conflits de culture », de Jean-Pierre Andrevon. Disparues les multinationales, disparus les huit milliards d'humains, disparu notre futur dans cette fresque apocalyptique et sans concession où plus personne ne peut témoigner des guerres lentes et pourtant extrêmement violentes auxquelles se livrent les plantes transformées génétiquement et qui, par la faute de l'homme, ont tout envahi sur la planète.

Pour celles et ceux qui se préoccupent de l'avenir et qui aiment la science-fiction même – et surtout ! – quand elle dérange, **Moissons futures** est donc un collectif à se procurer.

Jean PETTIGREW

Gilles Menegaldo / Dominique Sipière
Dracula, Stoker/Coppola
 Paris, Ellipses, 2005, 380 p.

C'est l'une des vertus des programmes de l'agrégation, elle permet parfois de rendre au jour des pans entiers de textes sur des personnages et des auteurs que la culture académique n'avait pas l'habitude d'oser fréquenter. C'est le cas du personnage de Dracula, qui se voit étudié dans le cadre de la littérature et du cinéma, Francis Ford Coppola revisitant les fantasmes de Bram Stoker.

Les deux valeureux directeurs ont accueilli trente articles – dont certains par des chercheurs anglais – qui

tentent de faire le tour de toutes les questions touchant aux divers enjeux mis en place lors de la survenue de Dracula en littérature et au cinéma. Le tout suivi d'une énorme et riche, bien que « sélective » bibliofilmographie.

Comme il se doit, nous avons une partie consacrée au texte, qui s'intéresse aux origines du mythe depuis le folklore slave, qui aboutit à la création d'une figure littéraire, de Polidori à Bram Stoker. Les rapports aux codes et aux contextes victoriens sont ensuite explorés avant de céder place à de pertinentes lectures qui proposent diverses interprétations, et de curieuses mises en rapport. « Le Lait dans **Dracula** », par exemple, ou la notion de « mythe psychopolitique ».

On passe ensuite avec Menegaldo, du texte à l'écran. Ce qui entraîne des études spécifiques sur le ma-

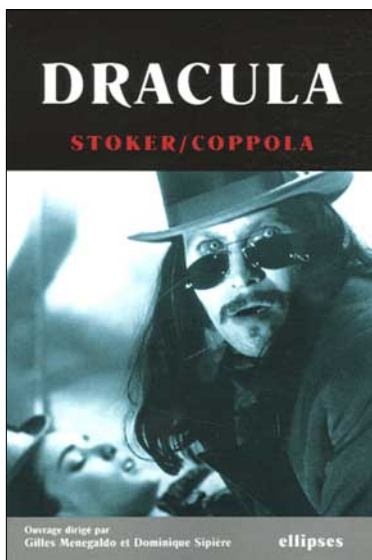
tériau filmique: en quoi et comment cette approche renvoie à des fantasmes de Coppola autant qu'au livre; d'autres articles s'intéressent à l'érotisme du film, ou à la présence et aux figures du mal.

La dernière partie confronte sous divers aspects le roman au film, à propos de l'image des femmes, du statut du monstrueux, et de la « monstration ». Le tout constitue une image des USA qui varie de Stoker à Coppola.

Dans leur introduction, les directeurs expliquent clairement leur propos pédagogique. Et c'est de ce point de vue une réussite. Film malmené par la critique, roman à ne pas mettre entre toutes les mains naguère, ils sont maintenant envisagés et traités sans hiérarchisation, et avec le même sérieux que l'auraient été en pareille circonstance les textes de Melville et le film de Huston si **Moby Dick** eût été au programme. C'est à cette sorte de signes que l'on s'aperçoit que l'ère du culturel évolue sans cesse. Ce qui était infralittéraire devient objet d'études académiques. Le cinéma qui était encore dans les années 1930 considéré comme un plaisir d'ilotes est aujourd'hui présenté comme un domaine culturel en soi. Il permet d'agréger (du moins on l'espère) les futurs enseignants à autre chose qu'à des formes culturelles passées, et pour leurs élèves, dépassées par endroits.

Un ouvrage d'excellente qualité, qui donne à penser, qui aide à réfléchir.

Roger BOZZETTO



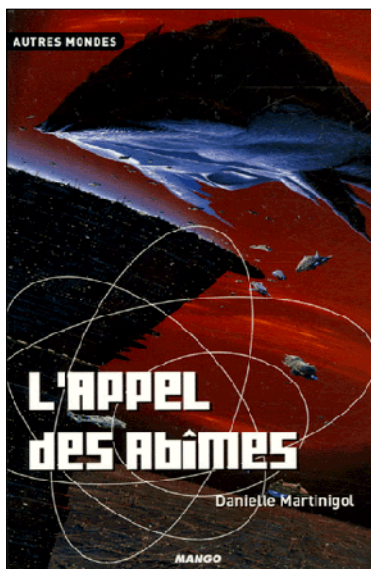
Danielle Martinigol

L'Appel des Abîmes

Paris, Mango (Autres mondes), 2005, 196 p.

Space opera bien ficelé pour la jeunesse, troisième tome d'une série mais pouvant se lire indépendamment des autres (on donne assez d'informations pertinentes), ce roman conclut heureusement la saga des Abîmes d'Autremer, énormes vaisseaux vivants, et de leurs compagnons humains, les *perls*, dont chacun est élu à l'adolescence par son Abîme. Le tout s'inscrit à la fois dans un décor grandiosement galactique (les Abîmes dévorent les années-lumière comme si de rien n'était) et dans une perspective étroitement familiale : la longue vendetta des Meretta, patrons d'un empire de communications genre Fox (on égratigne la télé réalité au passage...), et des Maguelonne, *perls* particulièrement doués d'une génération à l'autre, va connaître une sorte de conclusion lorsque la jeune Chaddy Meretta apprend qu'elle est la fille, hors mariage, du célèbre journaliste Sten Ravna, et donc la demi-sœur de Sandiane, héroïne du premier roman de la série. Et ce n'est pas tout : les Abîmes ne sont pas la seule autre race intelligente de cet univers...

Intrigues et rivalités politico-commerciales, technologie délirante (les appareils dernier cri utilisés par Chaddy, apprentie journaliste) et histoires d'amour romantiques (entre humains, mais aussi entre Abîme et humains) s'entrecroisent à un rythme trépidant. Et demeure la fascination initiale des Abîmes, avec la description



aimante de l'interface à la fois érotique et maternelle des gigantesques vaisseaux avec leurs *perls*... [ÉV]

Sylvia Kelso

Everran's Bane

Waterville (Maine), Five Star, 2005, 239 p.

Certains auteurs de genres sont assis sur les branches géographiques les plus éloignées de l'anglophonie, et cela semble leur donner un goût exotique : les décors, le langage, et même l'idéologie sous-jacente (au sens large du terme), sont subtilement, ou évidemment, différents de ceux des États-Unis. C'est souvent le cas des auteurs australiens. Et c'est le cas, à mon avis, de cette nouvelle auteure qui vit dans le North Queensland sur l'île-continent des antipodes. Ce premier roman, aux antipodes lui-même de la plupart des

romans de fantasy publiés de nos jours, est bref, mais il fait entendre une voix originale, concise et frappante, pour une histoire qui ne l'est pas moins.

Everran est une des contrées dominantes d'une Confédération de pays imaginaires. Tout y va bien sous le règne du jeune roi Béryx, aimé de son peuple bien qu'encore sans héritier. Mais voici qu'un énorme et féroce dragon, nommé Hawge, commence à sévir. Le roi s'emploie à en débarasser son pays, mais en vain. Il y perd ses meilleurs soldats, revient défiguré, et plusieurs volontaires héroïques n'ont pas davantage de succès. La promesse d'un trésor et de livraisons régulières de bétail met fin pour un temps aux déprédations du monstre, et permet au roi d'essayer, sans grand succès non plus, de rameuter le reste de la Confédération –



car les exigences du dragon excèdent les capacités d'Everran. Au harpiste et barde royal Harran (le narrateur de l'histoire), Hawge s'est cependant vanté que l'arme qui le tuerait n'a pas été forgée. C'est ce fil ténu qui mène le roi dans un grand désert qui ressemble beaucoup au désert australien, à la recherche d'adeptes de la magie qui auraient survécu au grand massacre des malfaisants sorciers, plusieurs siècles auparavant.

Je n'en dirai pas plus pour ne pas déflorer l'histoire. Il est jouissif de voir comme Kelso réussit, en si peu d'espace, à mettre un monde en place, avec tout son décor, son histoire, ses légendes, et comme ses personnages prennent rapidement vie devant nos yeux, dans toute leur parfois déchirante complexité. Car, qu'on ne se trompe pas au bref résumé ci-dessus, c'est une histoire pour adultes, racontée par un adulte, avec non seulement le souffle épique exigé par le genre (la description des batailles, en particulier, est très réussie) mais aussi avec un humour plutôt bienvenu (entre autres, les réactions des divers gouvernements à la tournée du roi).

Sylvia Kelso enseigne la littérature. Cette première publication (mais non son premier effort car elle a écrit entre autres deux romans de science-fiction uchronique, que j'ai eu le privilège – oui, j'avoue – de lire), fait mentir le dicton trop facile « ceux qui ne peuvent pas écrire enseignent ». Il y aura paraît-il une suite à **Everran's Bane**. Je l'attendrai, pour ma part, avec impatience.

Élisabeth VONARBURG

Guy Gavriel Kay

Le Dernier Rayon du soleil

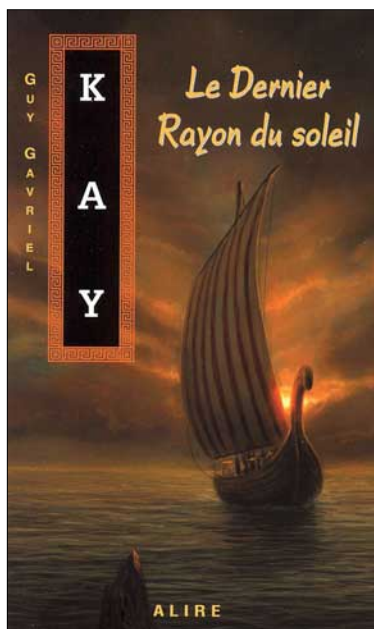
Lévis, Alire (Romans 086), 559 p.

Après nous avoir fait revisiter l'Italie (**Tigane**), la France (**Une chanson pour Arbonne**) et l'Espagne (**Les Lions d'Al-Rassan**) à la faveur de la fantasy historique, genre dans lequel il est passé maître, Guy Gavriel Kay nous entraîne cette fois vers les froids pays nordiques, mettant le cap, dans **Le Dernier Rayon du soleil**, quelque part entre le Danemark des Vikings et l'Angleterre d'Alfred le Grand. Cette ambitieuse saga, admirablement traduite par Élisabeth Vonarburg, transcende toutefois les données historiques desquelles elle s'inspire. Ainsi, bien que les Erlings, les Anglcyns et les Cyngaëls fassent écho à nos Vikings, Anglo-Saxons et

Gallois, le lecteur oubliera-t-il bien vite les *alter ego* historiques des principaux personnages du roman, se laissant d'emblée porter par la richesse du récit de Kay.

Le roman met en scène trois civilisations parvenues à un tournant de leur histoire. Sous la tutelle du roi Aëldred, les Anglcyns sont régulièrement frappés par les raids sanguinaires que mènent les Erlings, originaires du Vinmark. Chez les Cyngaëls, les clans d'Arbèrth et de Cadyr sont en conflit depuis des générations, unissant néanmoins leurs forces quand vient le temps de repousser les guerriers erlings. Mais les voies de Jad et d'Ingavin sont impénétrables et le vent du changement souffle sur ces terres hostiles où rien ne pousse. Prenant part à un raid punitif contre la ferme de Brynn ap Hywll (le puissant Cyngaël ayant tué son légendaire compagnon d'armes Siggur Volgan-son), Thorkell le Rouge rejoindra pourtant les troupes de son ennemi. Alun ab Owyn, le jeune fils du prince cyngaël Owyn de Cadyr, verra quant à lui basculer son existence de barde oisif alors qu'il se trouvera impliqué par hasard dans cet affrontement sanglant. Le roi Aëldred réalisera pour sa part que la survie de son peuple dépend de celle des deux autres, leurs destins étant désormais étroitement liés. Ainsi, malgré la présence bienveillante des Fées de l'entremonde, peut-être en est-on arrivé au dernier rayon de ce soleil adoré par les Anglcyns et les Cyngaëls...

À l'instar d'un manuel d'histoire, **Le Dernier Rayon du soleil** s'avère



quasi impossible à résumer tant l'univers qui y est mis en place regorge de personnages tout en subtilités et de situations mouvantes, voire fugitives. Dans un style dynamique témoignant d'un formidable souci du détail, Kay remanie l'histoire de main de maître, y ajoutant ici et là quelques touches de surnaturel, de mystique. L'envoûtement est tel que l'on se prend à préférer cette histoire à la vraie, à croire que l'on vivait vraiment de la sorte du temps des Vikings. L'efficacité du roman réside en grande partie dans la justesse des dialogues et de la psychologie des personnages. Qu'il s'agisse d'un marchand venu d'Orient, d'un roi affligé de terribles fièvres ou d'un guerrier erling converti à la religion cyngaëlle, chacun des protagonistes participe pleinement du réalisme de ce fourmillant univers. L'habileté avec laquelle l'auteur fait se répondre chacune de leurs petites histoires au sein du récit principal est d'ailleurs digne de mention. De cette fable à grand déploiement surgissent de plus quelques puissantes observations sur la douleur du deuil, le pouvoir de la rage, l'appel de la vengeance, les relations entre pères et fils et l'importance de la foi.

Nul doute que **Le Dernier Rayon du soleil** occupera une place de choix non seulement au sein de l'œuvre de Guy Gavriel Kay, mais dans l'ensemble de la fantasy canadienne. D'ailleurs, le lecteur ne sera aucunement surpris d'apprendre que la version originale anglaise du roman (**The Last Light of the Sun**) comptait parmi les fina-

listes du Sunburst Award 2005. La lecture terminée, on ne peut exprimer qu'un regret : celui que ce superbe roman ne soit pas le premier tome d'une saga plus longue encore. [FM]

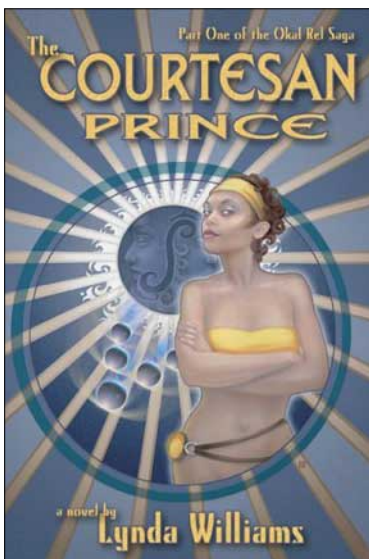
Lynda Williams

The Courtesan Prince

Calgary, Edge, 2005, 453 p.

En 2003, Lynda Williams et Alison Sinclair publiaient le roman **The Throne Price**, un savant alliage d'intrigues de cour et de conflits interstellaires qui fut plutôt bien reçu par la critique (voir à ce sujet **Solaris** 152). Depuis, l'ouvrage est devenu le quatrième des dix volets de la saga d'Okal Rel, de Williams, dont le premier épisode, intitulé **The Courtesan Prince**, est paru dernièrement aux éditions Edge.

Ce second roman de Lynda Williams ouvre donc la saga, définit ses principaux acteurs et inaugure



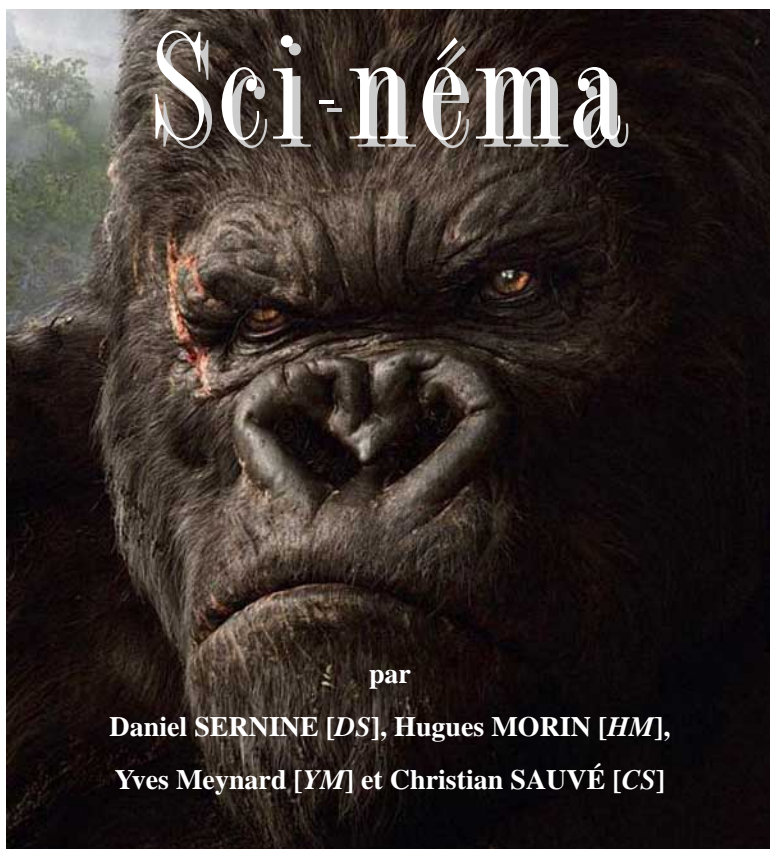
quelques-uns des conflits qui alimenteront cette dernière. **The Courtesan Prince** nous projette quelques milliers d'années dans le futur, alors que l'humanité a évolué en deux sociétés planétaires rivales et nettement distinctes : les Reetions, de Rire (surnommée la Nouvelle-Terre), et les Sevolites, de la planète Gelion. Après une trêve de plus de deux siècles, voilà que les deux civilisations se retrouvent à l'aube d'une guerre qui pourrait bien, cette fois, mener à leur anéantissement mutuel. Quelque part entre les deux planètes, une ultime mission diplomatique, baptisée Second Contact, est lancée. C'est à l'anthropologue Ranar, de Rire, que revient la lourde tâche d'engager les pourparlers avec les autorités Sevolites. Jeune pilote plutôt délurée, Ann est chargée de mener Ranar et son équipe au lieu prescrit par les habitants de Gelion. Séparés par une succession de quiproquos élaborée à la hâte par les Sevolites, Ann et Ranar lèveront pourtant le voile sur la véritable identité de Von, un jeune danseur/ prostitué ignorant lui-même la portée de ses singulières origines. La découverte de l'Empire Sevolite par les Reetions et le dévoilement de la véritable identité de Von porteront les tensions interplanétaires à leur paroxysme, forgeant paradoxalement des amitiés naguère inconcevables.

L'efficacité de ce roman de Lynda Williams, nouvelle venue sur la scène de la SF canadienne, relève en grande partie de la structure de cet univers méthodiquement façonné par l'auteure. Chacun des principaux peuples pos-

sède son lot de nuances et de conflits internes, ce qui contribue à accentuer sa crédibilité et son réalisme. Opposée aux manipulations génétiques, la société collectiviste des Reetions dépend toutefois de l'informatique pour réguler les moindres aspects de son existence. Génétiquement supérieure, la société néo-féodale des Sevolites, hiérarchisée selon la pureté du sang en une multitude de familles et de classes sociales, demeure assujettie au code moral de l'Okal Rel, ce pourquoi elle arbore l'épée et la toge cérémonieuses. La principale difficulté de lecture que présente le roman réside d'ailleurs dans la complexité de cette hiérarchie Sevolite, celle-ci nuisant quelquefois à la compréhension des véritables enjeux des machinations se tramant à la cour. Un registre des principaux personnages ou un tableau, en annexe, illustrant ce tortueux réseau aurait été de mise. Notons toutefois que ces outils sont disponibles sur le site officiel de la saga (www.okalrel.org).

Ce léger obstacle surmonté, **The Courtesan Prince** demeure un roman captivant que l'on pourrait qualifier de sociologique, tant l'univers mis en scène est habilement peaufiné. L'intrigue, fort bien menée, surprend par la quantité de détours empruntés, la montée du suspense étant d'ailleurs servie par une alternance entre les principaux personnages (Ann, Ranar, Von, la cour Sevolite, etc.). En somme, **The Courtesan Prince** met en place une saga audacieuse que les amateurs de SF à grand déploiement suivront avec grand intérêt.

François MARTIN



Harry Potter et les Coupes sévères

Le critique de films est constamment soumis à la tentation du « gérant d'estrade », particulièrement en ce qui a trait à l'adaptation d'un roman à l'écran – plus précisément sur ce qu'on aurait coupé et ce qu'on aurait gardé dans le scénario. Je ne m'y risquerai pas, premièrement parce qu'il y a des gens bien plus compétents payés pour écrire et réécrire des scénarios, deuxièmement parce que j'ignore comment je m'y serais pris pour faire entrer les 630 pages d'**Harry Potter et la Coupe de feu** en deux heures trente de film. Les tomes 4 et 5 de la série Potter comportent des longueurs, tout le monde en convient; même cela mis à part, il a fallu pratiquer des coupes radicales, après que l'option d'en faire deux films ait apparemment été envisagée puis écartée. Les choix de Steven Kloves, le scénariste habituel, familier avec le matériau k.rowlingien, s'avèrent somme toute défendables, même si le résultat est d'une densité qui ne laisse aucune chance au spectateur paresseux.

Disparus, donc, les elfes de maison Dobby et, surtout, Winky, dont le rôle secret au sein de la famille Croupton est crucial dans le roman. Une part des fonctions diégétiques de Winky est attribuée au jeune Neville Longdubas, qui y gagne en visibilité, une autre disparaît tout simplement dans une simplification de l'intrigue. Il faut dire que le premier quart du roman est expédié en moins de quinze minutes. La Coupe du Monde de quidditch a donc lieu (dans un stade qui procure le premier de nombreux émerveillements visuels), mais les « troubles » qui la suivent sont tout juste évoqués. Exit – et c'est dommage – la question sociale, ce racisme anti-moldu et anti-sang-mêlé qui deviendra cardinal dans les romans suivants. La seule allusion est le déguisement des Mange-Mort, dont le chapeau pointu évoque décidément celui du Ku Klux Klan. Exit Sirius Black, ou presque, et très diminué le rôle de la détestable journaliste Rita Skeeter qui ternira la réputation d'Harry Potter – médisances essentielles à l'intrigue du cinquième roman.



Autre aspect qui est pratiquement ramené à une scène unique (lorsque Potter plonge dans la pensive), c'est le poids du passé sur le présent du monde magique. Les complots, les trahisons, les loyautés, les procès et (littéralement) les chasses aux sorcières qui ont eu lieu à l'époque où Harry et sa génération naissent ; tout ce qui donne sens, par exemple, à la scène d'ouverture, manque à l'appel dans le film. Cela ne s'est pas fait nécessairement au détriment du spectateur, mais disons que le lecteur qui a relu le roman juste avant d'aller au cinéma en sait beaucoup plus, tout comme il en sait plus sur les enjeux politiques au sein du Ministère de la Magie.

Sous la direction de Mike Newell, réalisateur sexagénaire surtout prolifique à la télé mais dont la filmographie disparate inclut **Quatre Mariages et un enterrement**, Poudlard et ses alentours sont montrés dans leur plus grande beauté, une



Photo: Warner Bro. Pictures

profusion de plans à couper le souffle, en particulier durant la première épreuve du tournoi, contre les dragons.

J'ai lu des louanges pour Ralph Fiennes dans le rôle de Voldemort mais, comme son visage altéré par imagerie numérique est à peine reconnaissable, je retiens mon opinion jusqu'au prochain film, où l'on espère le voir davantage. La matière de **Harry Potter et la Coupe de feu** est si dense que des rôles aussi importants que ceux de Severus Rogue, Draco Malefoy, Hagrid ou le ministre Cornélius Fudge sont réduits à des apparitions-caméo.

Comme dans les autres films de la série, la distribution des rôles mérite des éloges. Barty Croupton Junior (qu'on voit peu sous ses propres traits) est interprété par David Tennant, la nouvelle incarnation du **Docteur Who**. Les fort expressifs James et Oliver Phelps incarnent Fred et George Weasley, éclipsant parfois le rôle de Ron Weasley, pour lequel Rupert Grint, à dix-sept ans, est devenu trop vieux, alors qu'Emma Watson et Daniel Radcliffe (seize ans) réussissent encore à peu près à passer pour de jeunes ados (sauf lorsque Harry prend un bain). Brendan Gleeson est un régal dans le rôle d'Alastor « Fol Œil » Maugravy ; les professeurs de « Défense contre la Magie noire » offrent toujours les rôles les plus juteux. Que les amateurs d'Allan Rickman (Rogue) se rassurent, les sixième et septième films lui rendront sûrement justice.

Finalement, au risque (inévitabile) de répéter ce qui a été dit ailleurs, les films de la série Harry Potter sont de moins en moins pour enfants. Certaines scènes sont sûrement insoutenables pour les petits lutins ; ceux que j'ai aperçus dans la salle étaient heureusement accompagnés d'adultes, auxquels je parie qu'ils se sont collés à quelques reprises.

Ai-je mentionné que j'ai adoré ce film ? [DS]

Reste avec nous

Stay est au nombre de ces films dont on voudrait parler d'abondance, mais à propos desquels il faut rester laconique, de peur de vendre la mèche. Il n'est cependant pas dans le registre de **Sixth Sense**, au cas où ma première phrase donnerait à penser qu'une révélation finale jettera le spectateur en bas de son fauteuil. Le cas de **Vanilla Sky** vient à l'esprit lui aussi, mais c'est tout autre chose, sur le plan du rythme, de l'esthétique et du propos.



Photo : Warner Bro. Pictures

Il se trouvera bien sûr des cinéphiles pour affirmer qu'ils avaient tout deviné de l'histoire dès la première demi-heure. Laissons-les dire. (D'ailleurs, lorsqu'ils vous accompagnent, ces gens se penchent rarement à votre oreille, à la *première demi-heure*, pour vous faire part de leurs prédictions ; c'est généralement a posteriori qu'ils vous confieront avoir tout deviné...)

Pour situer un peu l'œuvre, disons qu'elle est signée Marc Forster pour la réalisation (**Finding Neverland**, **Monster's Ball** – trente-six ans seulement) et David Benioff à la scénarisation (le poignant **25th Hour**, entre autres). En vedette, Naomi Watts dans le rôle de Lila, une artiste-peintre jadis sauvée d'une tentative de suicide, et un Ewan McGregor qui ne vieillit pas dans le rôle de Sam Foster, psychiatre prenant la relève d'une collègue en burn-out. Dès le départ, le jeune psy se retrouve avec un cas difficile : Henry Letham, un étudiant en arts tendance rebelle, qui entend des voix, prédit une chute de grêle qu'aucun météorologue n'avait annoncée (mais qui s'avère) et prévient qu'il se suicidera le samedi suivant à minuit. Au premier degré, la supplique *stay* s'adresse au jeune schizophrène qui envisage de « partir ».

Le jeune peintre Letham est incarné de manière convaincante par l'étique Ryan Gosling, acteur d'origine ontarienne qu'on avait vu aux côtés de Michael Pitt dans **Murder by Numbers**. À travers des lieux new-yorkais rarement montrés au cinéma, Foster tentera de retrouver son patient pour éviter le pire et se laissera envahir par ce souci, au point de mettre à l'épreuve sa relation de couple – avec la belle Lila aux avant-bras cicatrisés, justement.

La réalité se dérobe insidieusement sous les pieds de Foster, entre autres lorsque Henry affirme reconnaître son propre père – pourtant décédé – en la personne d'un vieux collègue et mentor (aveugle) du psychiatre. Pis encore, lorsque Foster ira interroger la



Photos: 20th Century Fox



mère de Henry dans une grande maison sans meubles où elle saigne de la tête, il apprendra du chef de police local qu'elle aussi est morte depuis un certain temps.

Vous résumant ainsi les deux premiers tiers de l'histoire, je ne peux rien rendre de l'ambiance du film, la sobre richesse de ses images, les brèves envolées lynchiennes à l'arrière-plan (les figurants d'un hall public qui sont tous jumeaux ou triplets, les piétons qui portent tous la même mallette métallique durant une scène de rue, le fait que plusieurs rôles tertiaires soient joués par les mêmes acteurs – ce qu'on ne remarque pas avant de lire le générique).

Les choix musicaux, la direction artistique, le montage et la caméra sont éminemment maîtrisés (Forster avait d'ailleurs travaillé avec le même directeur photo, Roberto Schaefer, dans **Finding Neverland**). Et j'écirai ceci, moi qui vois soixante films par année, généralement en salle : pendant ce **Stay** au rythme posé, aux choix esthétiques remarquables, aux dialogues intelligents, aux effets visuels discrets mais fascinants, j'ai songé avec émoi au bonheur que procure le cinéma lorsqu'il ravit l'œil et l'esprit.

Depuis quatre ans que je signe des critiques, les internautes qui fréquentent assidûment ce volet Internet de **Solaris** ont eu l'occasion de confronter leurs opinions aux miennes, détestant les films que j'ai aimé, ou au contraire partageant mes enthousiasmes. À cet égard, je propose **Stay** comme indicateur ou comme pierre de touche de nos goûts respectifs. [DS]

Quel ennui !

Un petit mot en passant sur un film chinois, **2046**, qui ne relève pas de la SF mais qui en comporte tout de même des éléments. La critique est assez unanimement élogieuse envers Kar Wai Wong, scénariste et cinéaste de Hong Kong, mais j'avoue que je n'avais pas vu son très acclamé **In the Mood for Love** (2000).

Je ne vous cacherai pas que j'ai failli m'endormir deux fois pendant **2046** et que la tentation me vint de sortir avant la fin, ce que je ne fais *jamais*. Il s'agit d'un beau film, dont la captivante musique mérite des superlatifs, dont l'image est aussi soignée que chez Greenaway



(quoique plus dépouillée et moins léchée), mais il s'adresse tout simplement à d'autres sensibilités que la mienne. Les femmes y sont fort belles, les rares hommes y sont des trognons, hormis le personnage principal, tout juste regardable, et son alter ego japonais dans le roman.

L'histoire, puisqu'il y en a une malgré tout, est celle de Chow, un journaliste de Hong Kong dans les années soixante. Auteur de romans pornos, il s'essaie à une œuvre de SF, intitulée **2046**, ce qui est à la fois la date d'un futur élégamment mais trop brièvement évoqué, et le numéro d'un train qu'on y prend pour retrouver ses souvenirs (ou est-ce pour y échapper?). Le film est la chronique des amours indécises et confuses de Chow, amours impliquant des semi-mondaines, une joueuse de cartes professionnelle, le souvenir d'une femme mariée qu'il a fréquenté antérieurement (dans **In the Mood for Love**, semble-t-il) et l'une des filles du proprio. 2046 est aussi le numéro de la chambre de l'une des femmes, dans l'hôtel de passe où Chow a élu domicile.

Quant au volet SF, qui émerge de temps à autre dans un écrin de fort belles images de synthèse, plus stylisées que réalistes, on n'en voit pas assez pour s'en faire une idée, hormis qu'un passager japonais du train 2046 y rencontre des androïdes (femmes, cela va sans dire), sortes de geishas poupées qui sont plus ou moins la transposition des amies et amantes de Chow.

Le scénario présente une construction circulaire, du genre serpent-qui-se-mord-la-queue, que j'aurais sans doute mieux appréciée si j'avais su identifier la femme qui se fait poignarder au début, mais – on m'excusera – elles se ressemblent pas mal toutes...

Ajoutons à cela l'effet hypnotique de la langue cantonaise, entrecoupée de loongs silences, et vous comprendrez ma réaction narcoleptique à cette forme chinoise d'existentialisme.

Achetez plutôt le CD de la musique de Shigaru Umebayashi, tiens. [DS]

The Trial of Father Moore

Voilà le titre qu'aurait tout aussi bien pu porter **The Exorcism of Emily Rose**, car il s'agit d'un drame judiciaire autant, sinon plus, que d'un drame fantastique. Ce que nos voisins du sud appellent *courtroom drama* est un genre en soi, avec des codes, ses conventions et ses recettes. Le réalisateur Scott Derrickson en maîtrise bien les mécanismes.

À l'ouverture du film (tourné à Vancouver-la-pluvieuse et dans ses environs, un détail qui n'échappera pas aux amateurs de la série **Millenium**), un coroner vient constater le décès d'Emily Rose dans la maison de campagne de ses parents. Elle n'est manifestement pas



Photo : Screen Gems

morte de causes naturelles et les policiers se voient contraints d'emmener au poste le père Moore, interprété par le toujours excellent Tom Wilkinson. Ayant mené un exorcisme approuvé par son archevêque, le prêtre est accusé d'avoir causé la mort d'Emily par

négligence criminelle. Il l'aurait, selon le procureur public, persuadée d'interrompre un traitement médical pour épilepsie, et ancrée dans sa conviction qu'elle était possédée par des démons.

C'est donc par les pré-interrogatoires et les témoignages en cour que l'on suivra la foudroyante et tragique destinée de cette étudiante de dix-neuf ans, à son premier semestre à l'université, envahie et possédée un soir de grand vent, transformée en quelques semaines en un paquet de nerfs paranoïaque, anorexique et sujette à des crises que les médecins attribuent à l'épilepsie – hypothèse que le réalisateur, habile, a soin de ne pas écarter, nous offrant même à quelques reprises deux versions d'une même (brève) scène. Jennifer Carpenter, la comédienne au visage si particulier qui incarne Emily, aurait de l'avenir comme contorsionniste si sa carrière d'actrice connaissait des ratées. Les scènes de possession doivent d'ailleurs très peu aux effets spéciaux à base de maquillage ou de câbles invisibles, et misent davantage sur les éclairages, le montage et la caméra à l'épaule pour effrayer (ou du moins énerver) le spectateur.



Photo : Screen Gems

Excellente aussi, Laura Linney incarne l'avocate douée dont l'archevêché retient les services pour défendre le père Moore et, surtout, pour le convaincre d'accepter une négociation de plaidoyer. Ce que le prêtre refuse, car il tient à raconter l'histoire d'Emily bien plus qu'à étouffer l'affaire. L'avocate sera elle aussi confrontée à des manifestations nocturnes qui la plongeront dans le doute.

Le calendrier de publication de **Solaris** fait que **The Exorcism of Emily Rose** aura sans doute atteint les tablettes des clubs vidéo

lorsque vous lirez cette critique, et c'est sans hésitation que je vous le recommande. Que vous ayez aimé ou détesté **The Exorcist**, sachez que ce film-ci n'a rien à voir avec l'œuvre de Friedkin et Blatty, son intensité et ses excès. [DS]

Return of the King Kong

Je vais vous parler d'un film dont l'histoire est relativement simple. Nous sommes dans les années trente et une équipe de tournage s'embarque vers une île mythique pour y tourner un film. L'île s'avère peuplée d'une tribu primitive qui capture la jeune actrice et la donne en offrande à Kong, un gorille géant qu'ils semblent vénérer. Dans sa solitude, ce dernier s'attachera à la jeune femme, mais cet attachement causera sa perte puisque les hommes venus à la rescousse de la belle auront l'idée de capturer le gorille pour le ramener en Amérique à titre d'attraction. La colère du primate sera telle qu'il se libérera, causera une panique monumentale en plein New York avant de se réfugier au sommet de l'Empire State Building.

Vous l'avez déjà vu ? Normal, c'est **King Kong**, un classique du cinéma sorti originalement en 1933 et dont on a fait un remake mou en 1976. Pourquoi retourner voir, peut-être pour une troisième fois, une histoire que vous connaissez déjà ? Pour s'amuser, évidemment. Et parce que c'est Peter Jackson qui signe le film. Je ne suis pas certain que mon intérêt aurait été le même si un autre cinéaste nous avait proposé un remake de ce film d'une autre époque.

Le réalisateur néo-zélandais réalise en fait un vieux rêve. Le succès public et critique de son adaptation de la trilogie de **Lord of the Rings** lui aura permis une liberté artistique totale. Paradoxalement, c'est cette liberté qui est probablement la source des plus grandes faiblesses de son **King Kong**.

Mais d'abord, mentionnons qu'il s'agit d'un excellent divertissement. Malgré sa longueur – j'y reviendrai –, le film n'est pas ennuyant. Le ton, qui emprunte beaucoup à la naïveté du cinéma des années trente et quarante, fonctionne très bien pour peu que le cinéphile accepte de jouer le jeu. Ce retour aux années trente permet d'ailleurs au cinéaste quelques commentaires sur le cinéma. Le kidnapping du scénariste, qui force celui-ci à terminer son scénario pendant le tournage est un bon exemple. Le commentaire de Carl, quand il dit à Ann : « Je suis quelqu'un à qui vous pouvez faire confiance ; je suis producteur de films ! » fait aussi sourire dans le contexte contemporain actuel. Le fait que le héros du film soit scénariste permet aussi plusieurs clins d'œil amusants.

Ensuite, le jeu des acteurs est impeccable. Ils ont relativement peu à se mettre sous la dent, puisque la majeure partie du film est constituée de courses, de fuites et d'affrontements avec diverses

créatures, mais chacun est parfaitement convaincant. J'avoue avoir été impressionné par Naomi Watts, qui parvient à nous faire croire à l'étrange relation qui se développe entre elle et Kong et dont les cris de terreur donnent des frissons.



Ce film est aussi techniquement impressionnant. Reconstitution historique du New York des années trente, conception de l'île, tribu primitive, animation de King Kong, des dinosaures et de centaines d'autres trucs grouillants, le tout est réalisé avec minutie. Une partie du plaisir évident que Jackson a pris à faire le film est contagieux lors du visionnement. L'utilisation d'un acteur (Andy Serkis, le Gollum de **Lord of the Rings**) pour jouer les expressions faciales du gorille donne un effet de réel très convaincant et fait de Kong un personnage à part entière.

Mais le film a aussi son lot de faiblesses. Il est facile d'imaginer qu'un producteur moins indulgent envers son réalisateur vedette aurait pu lui taper sur l'épaule à quelques reprises en lui disant que telle ou telle séquence, bien que parfaitement exécutée, était bien trop longue, voir même inutile.

Car le film est long, très long. Plus de trois heures pour raconter l'histoire de la découverte, la capture, et l'évasion du gorille géant semble un peu exagéré. Le cinéaste a décidé de se faire plaisir et de peupler son île de dinosaures, d'araignées géantes, d'insectes monstrueux, de chauves souris sanguinaires et même de créatures tentaculaires dentées totalement farfelues, mais cette surabondance de créatures féroces et dégueulasses finit par agacer. Chaque séquence d'affrontement entre humains et créatures s'étire, l'attention du spectateur décroche. La course pour échapper au troupeau d'apatosaures est un bon exemple, la bataille entre Kong et les tyrannosaures en est un autre.



Il faut aussi accepter un assez grand nombre de choses inexplicables ou laissées en suspens. Un exemple : comment les hommes font-ils pour ramener le gorille endormi sur le navire, amarré au

loin, alors qu'ils ne disposent que d'une seule chaloupe déjà surpeuplée ?

Malgré ces réserves, **King Kong** offre des scènes parfaitement originales et certaines images sont à couper le souffle. Le passage du spectacle monté à New York autour d'un King Kong captif à qui des primitifs de pacotille offrent une fausse Ann est absolument brillant. L'île elle-même est fascinante, et visuellement très belle. Plusieurs plans de New York frappent également l'œil, notamment la scène finale, du sommet de l'Empire State Building, qui, bien qu'un peu trop longue elle aussi, offre des vues absolument splendides et des plans en plongée d'une très grande beauté.

Somme toute, je recommande le **King Kong** au cinéophile éclairé. Peter Jackson en aura trop mis, mais l'aura mis avec beaucoup de talent. [HM]

Corpse Bride : pour la plus jolie morte de l'histoire !

Nous sommes quelque part au XIX^e siècle, dans une ville anonyme de l'Europe (de l'est ?). Victor, un jeune homme timide, vit avec angoisse les préparatifs de son mariage avec Victoria, une belle jeune fille tout aussi timide que lui. Le mariage, arrangé par leurs parents respectifs, prendra place pour toutes les mauvaises raisons puisque les deux futurs mariés ne se connaissent pas. Les parents du jeune homme sont des nouveaux riches qui recherchent la respectabilité d'une union avec une famille bourgeoise. Celle-ci, au bord de la faillite, voit en cette union le retour de la fortune.

Notre futur marié se réfugie dans la forêt environnante pour répéter ses vœux, qu'il n'a pas su mémoriser correctement pour la répétition de la cérémonie. Il passe malencontreusement l'anneau au doigt d'une jeune fille morte dont il a pris la main sortant de la terre pour une vieille branche. Elle revient alors miraculeusement à la vie pour devenir sa promise.

Le jeune homme est d'abord stupéfait, puis sera de plus en plus désespéré. Il s'ensuivra une sorte de course vaudeville entre le monde

souterrain où habite sa fiancée morte et la ville où tout le monde se demande où il est passé, incluant Victoria, sa future mariée, bien vivante celle-là.



Photo : Warner Bro. Pictures

Ce petit conte de Tim Burton n'aurait pas pu être créé par quelqu'un d'autre. Il semble que chacun des personnages reflète une partie ou une autre de l'univers Burton, à commencer par Victor, antihéros typique de son œuvre – quoi de plus naturel que le personnage nous rappelle **Edward Scissorhands**, puisque c'est justement Johnny Depp qui lui prête sa voix et son physique.

Corpse Bride est aussi un film d'animation, avec la même technique de l'image par image – *stop motion* – qui avait été utilisée avec tant de brio par Burton avec **The Nightmare Before Christmas**, au point qu'il est difficile de ne pas comparer les deux films. Depuis, les techniques d'animation ont encore évolué et ce film-ci se situe dans une zone où l'amateur se demande après coup s'il a vu un film en *stop motion* particulièrement fluide, ou un film en animation par ordinateur qui imite le *stop motion*.

Toujours sur le modèle de **The Nightmare Before Christmas**, **Corpse Bride** est aussi une comédie musicale avec de la musique et des chansons composées par Dany Elfman. Le film joue une carte risquée, mais si je me fie à la réaction des gens autour de moi, même ceux qui ne sont pas amateurs de films « où ça chante » ont aimé. Il faut dire que la thématique avec le monde souterrain et ses morts offre aux créateurs toute une panoplie de possibilités de jeux de mots et de gags visuels (la chorégraphie des squelettes, par exemple) qui donnent un air de délirants petits courts-métrages aux numéros chantés. Le film est court, aussi : une heure vingt.

Enfin, la facture visuelle est absolument splendide, les créateurs ayant eu la bonne idée de peindre le monde réel en couleurs ternes et glauques, pour contenir les scènes colorées dans le monde des morts. Même parti pris lorsqu'il s'agit de dépeindre les activités délirantes des morts, qui semblent paradoxalement beaucoup plus vivants que ceux qui habitent la petite ville au-dessus d'eux.

Un film sur un thème macabre donc, mais joyeux et original, en plus de vous proposer la morte la plus *cute* de l'histoire du cinéma, malgré une main et une partie de sa jambe qui laisse voir ses os ! Peut-être pas tout à fait au niveau de son prédécesseur, **Corpse Bride** n'en demeure pas moins un des films les plus charmant et divertissant de l'année 2005. [HM]

Serenity

Le spectre du DVD hante de plus en plus notre visionnement des films en salle. Dans le cas de **Lord of the Rings**, on se demande ce que donnera la version définitive qu'on achètera dans six mois. Dans le cas de **Serenity**, on se demande comment le film prolongera la série télé **Firefly** qu'on s'est procurée en version définitive sur DVD, vu qu'elle a sombré après moins d'une saison complète

sur le réseau Fox – lequel avait diffusé les épisodes dans un ordre résolument pervers.

Découragé par **Firefly** à la télé, je l'ai beaucoup plus appréciée sur DVD, même si les absurdités technoscientifiques de l'univers campé par Joss Whedon demeurent. Mais c'est pour les personnages que l'on s'attache à la petite équipe du vaisseau *Serenity* : tourmentés, pleins de défauts, fragiles et émouvants. Le contraste avec l'univers aseptisé de la Fédération startrekienne et ses officiers guindés est on ne peut plus frappant.

Cinq cents ans dans l'avenir, l'humanité a essaimé jusqu'à une étoile lointaine dont les nombreuses planètes ont été terraformées. Les plus proches de l'étoile, plus riches et dont la terraformation a culminé, ont constitué l'Alliance et réclamé la sujétion politique des planètes de la frange, pauvres et à peine habitables, lesquelles se sont rebellées, donnant lieu à une longue guerre essentiellement fratricide. C'est sur cette toile de fond, qui évoque à la fois la mythique *wild frontier* et la guerre civile américaine, que se déroulait la série.

Le film prolonge cette dernière mais reste compréhensible par lui-même, la mise en scène de la situation de base étant faite de façon habile et claire. Pour le spectateur qui n'a pas déjà passé des heures avec les personnages, ceux-ci n'auront bien sûr pas le même relief au préalable ; et de même, il était impossible en l'espace de deux heures de tous bien les camper. **Serenity** s'attache surtout au capitaine Malcom Reynolds et à River Tam, brillante jeune fille que l'Alliance a soumis à des traitements expérimentaux. Le frère de River est parvenu à la libérer mais la jeune fille est devenue psychotique.

Quel était le but de ces manipulations, quels sont au juste les talents qu'ils ont suscité chez River, pourquoi l'Alliance essaie-t-elle à tout prix de remettre la main sur River ? La question se posait tout au long de la série, et **Serenity** y apporte une réponse sans grande surprise, mais satisfaisante. Par la même occasion, Whedon lève le voile sur les *reavers*, ogres de la série télé, dont la justification manquait singulièrement de substance. Ce n'est pas pour dire qu'elle est devenue impeccable, car les fondations rationnelles de cet univers demeurent éminemment chambranlantes, mais du point de vue esthétique, elle sonne juste.

On ne rappellera jamais assez que la science-fiction a beau se situer dans le futur, elle parle du présent. L'Alliance tente d'imposer



ses critères de civilisation aux autres et déploie des efforts surhumains pour cacher ses erreurs, même (surtout) lorsque celles-ci ont des conséquences monstrueuses. L'équipage du *Serenity* est pris malgré lui dans les engrenages d'un gouvernement qui persiste à croire que la fin justifie les moyens et que l'on peut tuer tant qu'on veut, quand c'est pour assurer la paix et le bonheur.

Serenity est haletant, visuellement très réussi, souvent drôle : cela en fait un très bon film de SF. Au cœur de **Serenity**, il y a une situation hideuse qui ne rappelle que trop celle que nous vivons maintenant : cela en fait *le* film de SF de 2005. [YM]

Doom

Classique du divertissement sur console de jeu vidéo, **Doom** a été promis au cinéma depuis plus d'une dizaine d'années, souvent sous le signe de la blague : « Une heure et demie d'une caméra qui court dans des corridors ? » Le projet a débloqué l'an dernier avec la sortie du troisième jeu de la série et le casting de Dwayne « The Rock » Johnson. Les fans ont retenu leur souffle... pour être déçus comme tout le monde.

Les quelques premières minutes du film ne sont pas sans promesses. Le logo du studio Universal laisse place à une planète rouge ; dans un plan ininterrompu, on descend vers un laboratoire où il se passe manifestement quelque chose d'assez horrible ; un groupe de soldats qui sont dépêchés pour régler la situation. Jusqu'ici, rien d'exceptionnel, mais tout est mené selon les règles de l'art du film de série B.

L'heure qui suit consiste en un enlèvement progressif dans la banalité et l'ennui.

Premier constat : les scénaristes du film ont réussi à ignorer même la mince mise en situation qu'on avait donné au jeu. On a complètement évacué la notion de portail infernal à la base du jeu, pour la remplacer par de

vagues mutations génétiques qui s'imbriquent plus ou moins bien avec la découverte d'artefacts extraterrestres près du laboratoire de recherche. Ne parlons même pas des éléments pseudo-scientifiques du film, qui s'inspirent des films de zombies. Même **Resident Evil** avait fait mieux.

La mise en scène ne fait rien pour améliorer les choses. L'heure centrale de **Doom** suit la progression des soldats à travers des couloirs



assombris, alors qu'ils tirent à la mitrailleuse contre des créatures grotesques. On s'en lasse rapidement, même selon les standards peu exigeants des films adaptés de jeux vidéo. Bref, **Doom** commet un crime impardonnable pour un film d'action : celui d'être ennuyeux. Le plus surprenant dans tout ça, c'est le manque d'énergie de la réalisation. Andrzej Bartkowiak a pourtant à son actif de bons petits divertissements sans prétention tels **Exit Wounds** et **Cradle 2 – The Grave**. Dommage, car Karl Urban et Rosamund Pike s'en tirent bien dans des rôles convenus. Mais il y a des limites à ce qu'un acteur peut faire lorsqu'un scénario gaspille son potentiel.

Il y a un regain d'intérêt vers la fin. Ironiquement, ce sont « cinq minutes d'une caméra qui court dans des corridors » qui s'avèrent la séquence la plus mémorable du film, avec une énergie et une audace technique que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Le tout s'achève par un combat qui redonne à *fragging* son sens original. Le générique de la fin, réalisé à la manière d'un jeu vidéo, donne à l'audience l'impression de pouvoir tirer sur les noms de l'équipe de production. Amusant... et approprié. [CS]

Zathura

On dit souvent que l'âge d'or de la science-fiction est d'avoir douze ans. C'est souvent à cet âge que l'on tombe dans la marmite, attiré par les vaisseaux spatiaux, les astronautes, les gadgets, peut-être même les extraterrestres et les casse-tête logiques des idées nouvelles. Bien que **Zathura** est en réalité un conte merveilleux, avec un maquillage de science-fiction, on ne niera pas son attrait, même purement nostalgique, pour les fans de SF.

Le film commence de façon prosaïque, avec un père absorbé par son travail et qui manque de temps pour s'occuper de ses deux fils chameilleurs. Les deux garçons (six et dix ans), obligés de s'occuper alors que leur père est parti, découvrent un jeu de table à la Buck Rogers du titre de **Zathura**. Mais après le premier tour du jeu, voici qu'ils s'aperçoivent que leur maison flotte au milieu de l'espace, entourée d'astéroïdes et d'extraterrestres carnivores...



Basé sur le livre pour enfants de Chris Van Allsburg, **Zathura** partage des ressemblances évidentes avec **Jumanji** (adapté d'un livre

du même auteur), transposant la même structure narrative dans un nouvel environnement : et si un jeu de table s'avérait aussi intéressant que les promesses faites sur sa boîte d'emballage ?

Les amateurs du premier film auront une impression de déjà vu. Pour les autres, le scénario connaît tout de même quelques ratés, répétant certains éléments, tournant en rond et tributaires de plusieurs développements prévisibles. La rivalité entre les deux frères peut être lassante et on a l'impression que leur sœur est partie négligeable.

Mais le film s'adresse tout de même aux moins de douze ans. Avec un peu d'indulgence, on y trouve sa part de plaisirs. **Zathura** quitte éventuellement la banlieue pour l'espace interplanétaire, amenant les deux garçons en contact avec astronautes, robots, météores et pirates de l'espace. C'est cet aspect nostalgique qui saura peut-être le mieux évoquer ce qu'on a pu déjà ressentir à lire de la SF.



Impossible, à voir la maison des jeunes protagonistes flotter dans l'espace dans une petite bulle d'oxygène, de ne pas se laisser emporter. C'est de la fantaisie, mais **Zathura** offre au moins un peu d'émerveillement. C'est déjà plus que ce que la moyenne des films de SF pour adultes réussissent à offrir.

Sachez en terminant que le prochain projet du réalisateur Jon Favreau sera **John Carter of Mars**, une histoire qui n'est vraiment pas très étrangère à l'émerveillement suscité par **Zathura**... [CS]

Aeon Flux

Les cinéphiles les plus sagaces savaient qu'**Aeon Flux** ne promettait rien de bon avant même de payer pour leurs billets. La bande-annonce n'était vraiment pas convaincante et le studio Paramount n'avait même pas organisé d'avant-première critique pour le film : à quoi bon donner aux critiques l'occasion de descendre un film pour saboter sa première fin de semaine d'exploitation ?

Mais le fan de SF est un être foncièrement optimiste. Et si la bande-annonce ne présentait pas les meilleurs moments du film ? Le studio redoutait peut-être que les critiques soient incapables d'apprécier le génie ésotérique du film ? *Pfah!* Encore une fois, les espoirs irréalistes du fan de SF ont été broyés. Apprendra-t-il un jour ? Parions que non...

Aeon Flux est adapté d'une série de SF animée qui a fait les beaux jours du réseau MTV entre 1991 et 1995. Les puristes seront sans doute furieux de voir que « leur » série (en partie conçue comme une parodie de films d'action) a été si mal portée à l'écran, ne conservant que quelques personnages et quelques gadgets. Mais le spectateur qui ignore tout des sources d'inspiration du film n'est pas plus choyé. Pour celui-là, **Aeon Flux** n'est qu'une autre histoire d'affrontement entre rebelles et gouvernement totalitaire, à l'esthétique douteuse et au manque d'intérêt assez stupéfiant.

La première chose qui frappe, c'est la direction artistique : les personnages sont habillés comme s'ils sortaient d'une parade de haute couture, la technologie prend souvent des allures biomécaniques et les décors sont partagés entre une utopie pastorale d'un côté et des décors froids et durs de l'autre. Ce serait audacieux, sauf qu'on a l'impression qu'il s'agit de toc, d'un décor sans le moindre lien avec une quelconque réalité. On a l'impression qu'il y avait trois équipes artistiques différentes sur le film, et qu'elles tentaient toutes trois de saboter le travail des autres.



Mais la direction artistique a au moins le mérite d'être intéressante. On ne peut pas en dire autant des autres éléments du film. Malgré Charlize Theron en latex noir, on peut compter sur les doigts d'une main les séquences intéressantes. Images répétitives, vides de sens, banales. Les scènes d'action sortent rarement de l'ordinaire, créant plus d'ennui que de suspense. Les dialogues sont strictement utilitaires, livrés sans grande conviction. On trouvera ironique que dans leur représentation d'une société qui manque de vitalité, même les acteurs semblent s'ennuyer...

Comment camoufler dans les circonstances la minceur de l'intrigue, ou bien le ridicule des arguments scientifiques ? On en revient ultimement à une simple histoire de clonage eugénique, dans un film qui pense que des clones auraient le pouvoir – magique sans doute – d'accéder aux mémoires de l'original. L'audience *mainstream* du film aura l'impression d'avoir vu ça aux nouvelles en fin de soirée. L'amateur de SF haussera les épaules en se demandant où est le problème que les rebelles tentent de résoudre. D'autres erreurs abondent, telle une carabine de précision se transformant en mitrailleuse !

J'arrête. **Aeon Flux** est destiné tout droit à l'oubli... et à la boîte des films à 4,99 \$ chez Wal-Mart. Même à ce prix, vous aurez été avertis. [CS]